

La chronique de poésie de René Lacôte

LÉO FERRÉ

Les Lettres françaises no 961, 17-23 janvier 63

(s)

J'ETAIS dans un de ces livres qui sont des sommes et qui demandent au lecteur beaucoup plus de temps que celui de la lecture, quand Léo Ferré est venu frapper un grand coup de poing sur ma table, et me créer pour cette rubrique une urgence, en se présentant à moi, sous une couverture à titre rouge, dans la collection des « Poètes d'Aujourd'hui ».

On commençait à laisser entrer un peu n'importe qui, ces dernières années, dans cette collection. Il s'agissait en principe d'assurer la relève. Mais Maeterlinck et Marie Noél ont failli attendre. En revanche, la Conspiration des Médiocres, qui barre si bien la route aux jeunes, se mit à frétiller au point de lancer des ballons d'essai et, confidentielle à son corps défendant, la copie des « Poètes d'Aujourd'hui » était miniaturisée.

Dans les « Poètes d'Aujourd'hui » eux-mêmes, je lisais, il y a peu de temps, un choix de poèmes de Lucien Becker dont je me sentais en quelque sorte rajeuni. Je dirais même que Lucien Becker donne de merveilleuses promesses, mais je l'ai déjà dit dans de petites revues il y a vingt-cinq ans et cette nouvelle serait donc défraîchie. C'est qu'à force d'écrire à peu près chaque jour le même poème, Becker donne toujours la même impression de recherche sur le point d'aboutir. Tel est le drame de ce poète dont les dons et l'inspiration me plaisent tant que je ne me console pas de l'avoir vu péter ainsi toute sa

vie. Gaston Puel a beau user de toute une terminologie philosophique, sa préface ne m'a pas convaincu. Mais il a choisi le langage qu'il fallait. Si la poésie de Becker n'use intentionnellement que du vocabulaire élémentaire, c'est bien en termes de philosophie qu'il en faut parler : c'est une poésie bâtarde dont les intentions vont à l'encontre de ce qui serait sa pente naturelle, qui est celle de la chanson. Mais Becker en cela n'est pas seul de son espèce. Il suffit d'un rapide tour d'horizon : les bons poètes de cinquante ans sont rares, nous avions tous peur de ressembler à quelqu'un ou d'être vieux avant l'âge, et ma génération aura souvent été celle de la médiocrité prétentieuse (ce qu'il ne faudrait tout de même pas trop généraliser).

Et voici maintenant Léo Ferré en « Poète d'Aujourd'hui ». On ne l'attendait peut-être pas en un tel lieu. Mais il arrive bien, celui-là !

Car je suppose qu'il ne s'agit pas, en le publiant dans cette collection, de révéler l'existence de Léo Ferré à qui que ce soit. Les « Poètes d'Aujourd'hui » ont ce qu'en parlant de poésie nous appelons un vaste public. Mais l'importance de ce public n'en est pas moins sans comparaison avec celle du public de Ferré. C'est donc d'autre chose qu'il s'agit, et c'est Ferré qui a quelque chose à nous révéler. Connaissant l'éditeur, poète parmi les meilleurs d'aujourd'hui, auquel nous devons de très belles chansons, je pense qu'il a mis beaucoup du sien dans cette démonstration et que cela va compter parmi les services que depuis vingt-cinq ans il rend à la poésie.

Léo Ferré dans ce cadre, qu'on ne croyait généralement pas fait pour lui, cela va servir, en effet, à remettre en question les idées que l'on se fait sur la poésie. Que Ferré soit un poète, cela est, certes, à peu près admis dans son public à lui, mais comment savoir en quel sens puisqu'on montre qu'on ne sait pas de quoi l'on parle en qualifiant couramment de troubadours des chanteurs de charme mal inspirés ? Les intellectuels, qui aiment bien Ferré, l'admettaient aussi quelquefois, mais c'était pour lui faire plaisir (je le dirais aussi bien de Brassens ou de Jacques Brel). Les lecteurs de poèmes — les lecteurs de René Char par exemple, ou ceux de Saint-John Perse — n'en étaient probablement pas très convaincus : qu'il chante, d'accord, mais la poésie c'est tout de même plus « sérieux ». Il sera intéressant pour ces lecteurs-là, comme cela vient de l'être pour moi, de suivre Charles Estienne, auteur de l'essai liminaire, dans une démonstration où il prend ses références, précisément, chez ces poètes-là, chez René Char, principalement, qui n'est pas celui que j'aurais mis à contribution le plus souvent sur le même su-

jet. Mais c'est peut-être qu'il s'agit de frapper plus fort aux portes les mieux fermées. On fera moins de difficultés pour suivre Charles Estienne dans l'évidence, encore qu'il s'agisse d'une évidence aujourd'hui bien méconnue, celle qu'il était urgent de restaurer.

On n'avait pas attendu Léo Ferré et Charles Estienne pour rappeler la poésie contemporaine à son ordre naturel, cela est vrai. Nos lecteurs, en particulier, se souviennent de la campagne d'Aragon pour une poésie natio-

nale, que d'aucuns pour ne pas l'entendre, firent semblant de confondre avec le réalisme socialiste. Ce n'est pas parce qu'il se fait maintenant un peu moins de sonnets que la leçon est oubliée, c'est seulement là une indication du temps qu'il a fallu pour l'assimiler. Mais la poésie vivante, de-

puis, me paraît bien changée, à moi qui lis tout, et cette évolution n'a pas été modifiée par Alain Bosquet qui fit un livre aussitôt couronné. *Verbe et Vertue*, pour essayer de liquider notre patrimoine national. Au contraire, le courant a tout de suite absorbé pour avancer encore les deux volumes de Pierre Daix et Charles Camproux sur la *Naissance de la poésie française*, dont Pierre Daix nous donne ces jours-ci le troisième volume. On commence donc à savoir un peu mieux, maintenant, ce que c'est que la poésie

française. Cette campagne et ces livres ont été d'une utilité prodigieuse et l'essai de Charles Estienne aurait été meilleur encore, plus riche et plus convaincant, s'il en avait tenu compte pour appuyer ses développements qui leur sont souvent parallèles.

Je me souviens d'un temps, qui n'est pas encore ancien, où l'inculture poétique des jeunes poètes me suffoquait, et aussi leur façon de se forger une poésie d'après Maïakovski (disaient-ils), qu'ils ne lisaient forcément qu'en traduction. Cela ne signifie pas, bien au contraire, que Maïakovski ne doive plus être un grand maître. Mais on a appris à demander aux traductions leur contenu de traduction ; cela n'a pas empêché les traducteurs d'apprendre à traduire les accents et le ton, auxquels leurs prédécesseurs avaient

faire passer dans la jeune poésie sous des formes outrées qui ne me font d'ailleurs pas tellement peur, car elles s'assimileront comme le reste. Mais si nous ne sommes pas encore convaincus, demandons l'avis de Charles Estienne qui a fait son travail avec enthousiasme en un texte qui est à la fois une savante étude, un manifeste poétique, et une paraphrase lyrique.

Si Charles Estienne rappelle ce que nous savons, mais qu'il est bon de répéter encore, c'est en insistant beaucoup, avec raison, sur un caractère de

de plus en plus par la voix humaine enregistrée. Il est inévitable que le ton poétique en soit modifié.

Je ne veux pas dire que la poésie désormais sera chantée, ce qui serait une prévision absurde, et Léo Ferré n'a pas fait perdre un lecteur à Pierre Jean Jouve, heureusement pour ce dernier qui n'en a déjà pas beaucoup. C'est sans la moindre nostalgie que j'interroge le Moyen Age, je n'ai pas du tout envie d'y retourner quand il est possible de tout avoir, les troubadours et les voyages en spoutniks, pour peu que je vive encore. Mais tout cela donne raison à Charles Estienne à qui l'œuvre de Ferré inspire des considérations très justes sur le chant poétique et le vers français, un vers français qui diffère d'ailleurs sensiblement de ce qu'il fut pour la lecture dans l'âge d'or de l'imprimerie. Telle est, je pense, la direction que peut donner à nos réflexions cette situation, pour la première fois sérieuse, de Léo Ferré parmi les poètes français.

Je pense qu'à tous ces aspects l'inspiration de Léo Ferré et le contenu de son œuvre sont étroitement liés et il eut en un sens été beaucoup plus juste de prendre mon sujet par cet aspect, que Charles Estienne analyse très bien. Mais s'agissant d'une telle œuvre, chacun sait à peu près ce que j'en pourrais dire et le lecteur des « Poètes d'aujourd'hui » n'en eût été ni plus ni moins choqué ou ni plus ni moins ravi alors que le problème aujourd'hui posé était celui de la situation d'un genre poétique à un certain niveau de considération et aussi du rôle qu'ainsi considéré ce genre essentiellement populaire peut avoir dans l'évolution de notre poésie. J'ai craint de trop étroitement enfermer Léo Ferré dans la postérité de Villon, mais il y aurait le même intérêt pour nous à rattacher le caractère parisien de son œuvre, sur lequel Charles Estienne met l'accent, à l'une des plus riches lignées de notre poésie. Car cette voix qui chante vient de plus loin encore que Villon, mais, pour le rapprochement à faire, je vis actuellement, comme on sait, sans références. Et il n'y aurait pas trop de ces références pour montrer ce que la publication des « Poètes d'aujourd'hui » précisément signifie : à savoir que la poésie gagnera à prendre Léo Ferré au sérieux. Je l'aurais dit aussi de quelques autres dont je ne me soucie pas trop de savoir s'ils trouveront place dans cette collection car l'important était de forcer un barrage au moyen d'une œuvre qui a été bien choisie.

renoncé ; et je me réjouis que quelques jeunes commencent à devenir assommants avec leur nostalgie du Moyen Age : cette leçon va s'assimiler aussi, il n'est pas indispensable que les troubadours soient très longtemps à la mode, mais, quand on les aura vraiment lus, il sera bon qu'ils l'aient été.

Léo Ferré dans les « Poètes d'aujourd'hui », c'est la nouvelle étape de cette bataille. Ce n'est pourtant pas un livre comparable aux précédents, sauf par le raisonnement et par les références de Charles Estienne. Mais le fait de classer Ferré ainsi est une première conclusion : si la poésie française est bien ce qui vient de nous être démontré, soyons logiques : ce type qui chantait dans les bastringues et qui n'en finit plus de faire fortune sans en être intoxiqué, ce poète est dans la bonne lignée.

Il n'y a plus qu'à revoir d'un peu près les textes. Il est vrai que ces vers-là ne vont pas sans la musique, mais celle-ci nous revient en tête pendant que nous lisons, à peine plus éloignée, comme il en est du texte quand nous écoutons le disque ou la radio. Mais nous n'avons pas encore bien l'habitude d'entendre, aux deux sens du mot, les textes poétiques sans les voir :

*Tu te balances compagnon
Comme une tringle dans le vent
Et le maroufle que l'on pend
Se font pas mal de tes chansons
Tu peux toujours t'emmitoufler
Pour la saison chez Gallimard
Tu sais m'avec ou sans guitare
On fuit toujours sur les quais.*

Voilà qui, se balançant « comme une tringle dans le vent », est aussi balancé comme un bon classique. Combien s'en étaient aperçus, jusqu'ici ? Il y a plus débrillé, c'est vrai, sans parler d'un langage que cette canonication poétique de Ferré va bientôt

notre ancienne poésie dont nos romanciers ne sont pas souvent préoccupés sinon à propos des troubadours, à savoir que la poésie médiévale était presque toujours chantée et que celle de la Renaissance l'était souvent. Et cela est vrai de poèmes désormais classiques, que nous étudions et que nous déclamons. Sur la façon dont le texte et la musique s'épousent, j'aimerais suivre un peu pour nos lecteurs l'étude d'Estienne, qui m'a beaucoup appris. Mais je ne peux indéfiniment revenir sur ce que j'appellerai ma querelle de *Pelléas* que d'ailleurs, à la veille de sa mort, Grandrey-Réty avait réglée ici à ma grande satisfaction. Car je voudrais souligner autre chose qui tend à remettre la poésie dans la situation qu'elle eut au Moyen Age, à un certain point de vue, et qui nous donne une autre raison de nous intéresser à Ferré.

La poésie, en effet, s'est chantée de moins en moins quand l'imprimerie s'est mise à se répandre de plus en plus. A la longue, c'est le vers français lui-même qui a commencé à se détacher de la poésie de sorte qu'on peut commencer à se demander si l'ère de l'imprimerie ne sera pas considérée un jour comme une ère de décadence poétique.

On n'est certes pas près de cesser d'imprimer la poésie. Mais le livre de vers tend à devenir de plus en plus un document d'archives et un objet d'étude. On se plaint qu'effectivement il se vende mal, ce qui n'est d'ailleurs pas nouveau et n'est même pas exact comparativement à d'autres époques. Mais il est vrai qu'un public nouveau auquel on ne prête pas encore assez d'attention se montre de plus en plus disposé à écouter une poésie qu'il ne lisait pas quand elle n'avait pas encore retrouvé la voix humaine, son plus naturel et son traditionnel véhicule. Il n'est plus nouveau de dire que la diffusion de la poésie se fera